

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	37 (1899)
Heft:	9
Artikel:	Bijou d'or : épisode de la vie de contrebandiers dans le Jura suisse : [suite]
Autor:	Muller-Darier, Hugues
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-197435

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qui étonne à première vue, n'est point d'une application aussi difficile qu'on pourrait le croire, et, en attendant mieux — si l'on trouve — elle répondrait fort bien aux désirs exprimés par plusieurs personnes.

Laissons la parole à M. A. S.

« Sous le titre : *Service de prévision du temps*, le *Messenger* a publié dernièrement un article par lequel on apprend que l'Institut agricole de Lausanne commencera un service météorologique dès que le nombre des inscriptions sera suffisant.

» C'est une excellente mesure, qui rendra des services signalés, car quelle est la personne qui n'a pas, un moment ou l'autre, besoin de savoir quel temps probable il va faire dans les vingt-quatre heures qui suivront ?

» Mais le service qu'on institue à Lausanne est bien trop restreint. C'est à la Suisse entière qu'il devrait s'étendre, fallût-il pour cela le diviser en plusieurs circonscriptions, se rattachant chacune à une station météorologique créée ou à créer. C'est la Confédération qui pourrait organiser cette institution d'une manière prompte, en utilisant pour cela un de ses employés qui a des relations quotidiennes avec le public. Cet employé c'est le *facteur postal*, qui va jusque dans les hameaux et les maisons les plus reculés du pays.

» Chaque jour, les stations météorologiques enverraient, par le télégraphe ou le téléphone, à tous les bureaux de poste de leur circonscription, le bulletin du temps probable pour le jour suivant. A leur tour, les bureaux de poste transmettraient ce bulletin au public par l'apposition d'un sceau sur les lettres, cartes, journaux et paquets remis au facteur pour la distribution. L'indication du temps probable se ferait au moyen de certains signes conventionnels — que chacun connaît bientôt — et qui pourraient fort bien être ajoutés au sceau postal indiquant l'année, le jour et l'heure de réception des envois. »

Cette proposition vous fait sourire. Eh bien, vous avez tort. Les Américains, moins routiniers que nous, plus habiles à profiter du progrès, l'ont déjà mise en pratique, dans une certaine mesure. Nul doute que, chez eux, son application ne soit bientôt complète.

Et ces braves facteurs, quelle importance cette nouvelle mission donnerait à leur modeste et pénible fonction ! Quel accueil chaleureux, dans les maisons, lorsqu'ils y annonceraient le beau temps !

— Eh bien, facteur, quel temps aurons-nous demain ?

— Le beau temps, père Abram, vous pourrez commencer les foins.

— Ah ! tant mieux !... Dites donc, facteur, un petit verre ?... Sur le pouce ?...

Quand le facteur annoncerait la pluie, ou la neige, ou le froid, on ne lui en voudrait pas ; l'accueil serait moins chaleureux, voilà tout. On sait bien que ce ne sont pas les facteurs qui font la pluie et le beau temps.

Bijou d'or.

Episode de la vie des contrebandiers dans le Jura suisse.

II

» La sueur d'angoisse me prit. Si Petit-François et sa bande me pincent au gîte, je suis pris ! Mon aïs faire sera vite bâclée, ça ne sera pas long. Un lingot de plomb dans la boîte ou un coup de couteau dans les tripes, v'là !

» Je me mis à fureter de droite, de gauche. Rien ! pas d'issue ! Encagé, l'animal ! ma lampe tirait à sa fin. Encore quelques lueurs, puis crac ! Les cachots de Nyon ! J'avais remarqué pourtant une sorte de caveau dans la paroi du fond, à tout hasard, je m'y dirigeai en tâtonnant. Bijou y était déjà. Vous dire, monsieur, que je réfléchissais à une bizarre aventure, est inutile ! Il est toujours pénible de crever à vingt-cinq ans, et quelle mort sans doute ! Ma

carabine était restée sur le sentier : au lieu de me défendre, elle allait me vendre ! Ma pauvre vieille mère, dont j'étais l'unique, je lui avais encore envoyé ma solde, la veille, par le conducteur de la diligence de Nyon. Elle n'avait que cela pour vivre ! Br... El Rosette qui devait venir la nuit d'après au chalet de la Trélasse, la première nuit de nos amours ! Pensez donc, monsieur, déjà depuis trois mois à ce satané poste de la Cure ! Enfin, Monsieur le ministre de la Nationale m'avait bien dit : « Abram, réfléchis, avant d'entrer au corps, tu pourrais t'y faire casser la g... dans une batterie ! Les voies de l'Éternel sont impénétrables ! » Hélas ! il ne savait pas si bien prêcher, M. le ministre ; pour une fois, il avait dit une vérité et une suffisée, allez !

» Faut-il le dire ? la peur, les regrets, tout cela m'avait mis dans une sorte de torpeur, j'étais engourdi, endormi... je fus réveillé en sursaut par une voix qui me parut l'avant-goût de l'enfer ! La voix du Petit-François, quoi ! ! Il disait à ses frères : « Le gabelou doit être en bas, dans tous les cas on tient sa seringue à feu ! faudrait voir à le sortir de là pour lui accorder les violons. » Puis plus rien....

» L'homme a dans ses moments de mort prochaine un tel besoin de tendresse que je voulus embrasser une dernière fois mon Bijou. Ah ! bien ! ouiche ! le briquet était loin, je tâtonnai autour de moi, rien ! disparu mon dernier ami !! Le silence dura bien une demi-heure. Que machinaient donc ces vermines ? le diable seul aurait pu y voir clair ; ma main se crispait autour de la poignée de mon sabre et je pensai à vendre chèrement ma peau, au cas où ils auraient fait irruption dans la grotte, par une issue à eux connue. Vous voyez mes cheveux blancs, monsieur, et je n'ai pas quarante ans : ça date de cette demi-heure-là. Que Dieu vous en préserve à tout jamais.

» La lumière se fit tout à coup, et quelle lumière, grands dieux ! Petit-François et les siens jetaient des branches de sapin allumées dans la grotte !! Sortir de mon enfouissement pour les éteindre aurait été servir de cible à leurs revolvers, et d'un autre côté la fumée âcre du sapin mouillé me prenait à la gorge, m'étouffait. Les oreilles me tintaient déjà un carillon de tous les diables...

» — Petit-François, c'est bon, ne me brûle pas ! je me rends ! tu me tueras à ta fantaisie. Au grand air, bourreau !

» — Ah ! ah !... c'est toi, Abram le gabelou, me répondit-il ! Ah ! il y a longtemps que je te réservais un petit chien de ma chienne. Vous autres, il faut le tirer de là, pour que je voie la grimace qu'il fera quand on le branchera.

» Passez-lui le cordeau. Il s'accrochera bien après, on le hissera dehors. Pour sûr, il ne contera plus à personne ce qu'il a vu dans la niche à Bibi, ajouta-t-il à mi-voix.

» Je vis la corde descendre lentement le long de la paroi, et, comme un noyé, je ne fus pas long à m'y amarrer solidement. Entre deux morts on choisit toujours la plus éloignée, n'est-ce pas, monsieur ?... Hisse ! cria Petit-François. A peine au niveau du sentier, je n'eus pas le temps d'y prendre pied, car Petit-François se rua sur moi, me renversa et me ligotta jambes et bras, ma foi, avec des vrais nœuds de contrebandier. Allons, les enfants, il faut décamper le plus rapidement possible, on va reboucher le trou avec des branches et de la neige, puis on mènera monsieur à la promenade.

» Le trou bouché, Petit-François me relâcha les deux de corde aux jambes à la distance de deux pieds, m'attacha autour du cou et du corps un ballot de marchandises, me bourra un coup de crosse de ma carabine dans le bas des reins, et : Hue, la gabelle ! marche serré ! Riaient-ils, les sacrifiants ! !

» Vous ne me croirez, monsieur, mais je me pris à espérer, je pensai à mes collègues qui devaient être en faction à une petite lieue de là et devant lesquels il fallait passer. La même réflexion, Petit-François la fit sans doute aussi, car, à un endroit où la muraille avait une sorte de brèche, il nous fit faire demi-tour à gauche et escalader un couloir rapide.

(La fin au prochain numéro.)

Nous avions depuis assez longtemps en portefeuille l'article patois qu'on va lire, article complémentaire inédit et l'un des derniers qu'a écrit le regreté C.-C. Dénéréaz. Au fond, le sujet qu'il traite est presque le même que celui qui a fait l'objet de l'article publié samedi dernier sous le titre : *Don*

larro, dû à la plume de notre collaborateur patois actuel. Mais ces deux articles diffèrent tellement dans la forme et dans les détails, qu'on lira quand même avec grand plaisir celui de M. Dénéréaz.

Le tià-caïon, le petit couastro et l'Anglais.

INÉDIT.

On matin que Sami, lo tià-caïon, étai dein sa boutequa dè chertiif, ye vâi arrevâ on petit couastro (on petit italien) tot dépenailli, avoué onna tignasse coumeint on bosson d'épenés, on tsapé dè trague tot cabossi, dâi patalons répétassi que la maiti dâi botenirès étiont vèvés dè lâo botons, et qu'eftiont tenus pè 'na fiçalla ein guise dè breintala, que passâvè su lo gilet; l'avâi dâi chargués à mettrè ài z'écovirès et portâve onna vioula dézo son bré. Enfin quiet ! l'avâi fort pâi.

— Fot-mè lo camp ! lâi fâ Sami, quand lo vâi eintra, va teindrè la demi-auna pe liein !

— Zé né viens pas démander la carita, repond lo gosse, zé voudrais avoir douè côtelettès di porco.

— Ah, ah ! fâ Sami, que sooo duè côtelettès de 'na seille à salâ et que l'einvortollie dein dâo papâi. C'est quatre-vingts centimes !

Lo gosse fâ état dè tsersi la mounia dein sa cassetta ; l'ein sooo on bet dè cigara, dâi botons, on veret, dâi cartès à binocle asse prouprès que 'na tâpiâire, on bet dè pigno, on crotson dè pan set, mâ pas lo pe petit centime.

— Maladetta ! se fâ, z'ai perdu mon arzent.

— Ma foi, tant pis, repond Sami ; mais point d'argent, point de côtelettès ! File !

Le petit couastro fe état dè se mettrè à pliorâ. « Si zé né rapporte rien au padre pour son dézunier zé sera batou, signor. Gardez mon instrument, zé vous rapportera l'arzent dans oune heure. »

Sami vouâità stu violon, et se dit que vaut bin houetanta centimes, et coumeint l'avâi pedi dâo petiot, lâi baillè lè côtelettès, mâ gardè la vioula....

Dix menutès après, on espèce d'Anglais eintrâ dein la boutequa à Sami et lâi fâ que ne savâi pas retrouvâ l'hotet de la Crâi féderala, iò lodizé, et d'avâi la bontâ dè lâi derè pè iò faillâ passâ po lâi retornâ. Sami lâi espliquâ l'affèrè ; l'Anglais lo remachè bin adrâi et à l'avî que l'ai va derè : « Ala revoyance, ye vâi la vioula, la preind, fâ état dè la vouâità bin adrâi pertot et demandé se l'étai à veindré.

Sami repond què na, que l'étai à n'on petit Italien que la dévessâi veni repreindrè ein payeint dâi côtelettès que l'avâi prâi à crédit.

Adon l'Anglais sè met à brâgâ clia vioula et dit que la lâi faut coute qui coute po cein que l'est on tot vretablio vilbio violon, et offrè dou cents, trai ceints, cinq ceints et mille francs à Sami, que lâi repond adé que cein n'est pas à li et que n'a pas lo drâi dè lo veindré. A la fin, l'Anglais lâi dit de tâtsi dè revairè lo couastro et que se pao lâi férè avâi clia vioula, l'ein baillé dou mille francs. Lâi baillé assebin se n'adresse à la Crâi féderala ein lâi desent dè lâi portâ, se pao l'avâi, dévai lo né ào bin lo leindeman matin....

L'est bon. Contrè lâ chix z'hâors dâo tantou, lo petit couastro revint tsi Sami.

— Buon giorno, signor, voici l'arzent ! et lâi baillè lè houetanta centimes.

— Tu viens bien tard, lâi fâ Sami ein bordement, tu m'ayais dit que tu reviendrais dans une heure. Mâ après on petit momeint, lâi fâ, tot dâo : Cache seulement ton argent, puisque tu es de parole. Veux-tu me vendre ton violon ?

— Non, signor.

— Je t'en donne 20 francs.

— Non, signor, cet instrument est à mio padre, si zé né lé rapporte pas, zé sera batou.

Sami ne sè décoradzè pas et ein offrè cinqante, ceint, dou ceints et va mémameint tant qu'à quatre ceint cinqanta francs. Lo petit gosse avâi adé de què na ; mâ à quatro ceint